LA ROBE
ET LES BOTTES,

OU

UN EFFET D'OPTIQUE;

FOLIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Par MM. DIEULAFOY et GERSIN;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 28 février 1810.

Prix : 25 sous.

A PARIS,
Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1810.

Digitized by Google

PERSONNAGES	ACTEURS.
Mad. DE LA POULARDIERE.	Mme. DUCHAUME.
HENRIETTE, sa fille.	Mlle. RIVIÈRE.
DUBREUIL, oncle d'Henriette.	M. JOLY.
FLORVILLE, amant d'Henriette.	M. GUENÉE.
M. DEBOISCOURT.	M. ÉDOUARD.
DESTIRADES, comédien.	M. HYPPOLITE.
AGNÈS DESTIRADES, sa femme.	Mme. BODIN.
ZÉPHIR, danseur.	M. SEVESTE.
UN JOCKEI.	M. CARLE.
UN JARDINIER.	M. CATALAN.
UNE NOURRICE.	
UNE BONNE.	
UN NOTAIRE.	

Autres personnages composant la compagnie de Mme. de la Poulardière.

Un domestique.

La Scène se passe à Lonjumeau, dans le jardin de M. de Boiscourt.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'éditeur, seront réputés contrefaits, et tout contrefacteur sera poursuivi.

Digitized by Google

LA ROBE ET LES BOTTES.

SCENE PREMIERE.

DESTIRADES, ZÉPHIR, UN COCHER, UN JARDINIER, UN JOCKEI, UNE NOURRICE, UNE BONNE, etc.

(*Ils sont placés au fond du théâtre, comme s'ils voulaient danser.*)

ZÉPHIR, *aux domestiques.*

Avancez, tournez, avancez, vous dis-je, ce n'est pas cela. — Maudite entreprise! — Je ne connois rien de ridicule comme certains bourgeois de Paris, qui dans des maisons de campagne, grandes comme la main, veulent malgré leur mesquinerie, donner des fêtes comme de grands seigneurs. Et qu'offrent-ils aux badauds qu'ils invitent? des ballets où ils font figurer le cuisinier, la servante et le planteur de choux; des concerts où l'on n'entend que la cornemuse ou la basse du maître d'école, et des feux d'artifice au bout d'un bâton! — Ah! sans l'argent que j'espère tirer d'ici!..., Allons, messieurs, en place.

LA NOURRICE.

Aga, ça m'ennuie! est-ce que c'est mon métier de danser?

DESTIRADES, *assis dans un des coins du théâtre, et déclamant.*

» C'est donc vous, ma princesse, ô beauté que j'adore!

LE JOCKEI.

Tiens, à l'autre! chienne de maison, il faut toujours y faire un autre état que le sien.

LE COCHER.

Je me suis placé ici pour étriller un cheval, il faut que j'amuse monsieur.

LE JARDINIER.

Moi, je m'y suis bouté pour arroser des citrouilles, il faut que je divertissions madame de la Poulardière.

LA BONNE.

Et moi, pour faire des sauces, on me fait danser la fricassée.

ZÉPHIR.

Allons, allons, point d'humeur, encore une répétition tantôt avec les costumes, et tout ira à merveille.

Digitized by Google

LE JOCKEI.

Oh! bien oui.

Air : *Voilà bien le mot ordinaire.* (des Pages.)

Ici quoiqu'on dise ou qu'on fasse
On agit toujours sans raison.

LA NOURRICE.

Aucun de nous n'est à sa place.

LE COCHER.

Le diable emporte la maison.

LE JOCKEI.

Un logis, où, sans nulle excuse
Il faut toujours se trémousser,
Sauter, chanter, rire, danser,
Croyez-vous que çà nous amuse.

TOUS, *en sortant.*

Croyez-vous que çà nous amuse ?

SCENE II.

DESTIRADES, ZÉPHIR.

ZÉPHIR.

Ah! monsieur Destirades, quelle tâche que de vouloir transformer de telles gens en grâces et en amours.

DESTIRADES.

Avec le secours de l'art, monsieur Zéphir, il n'est rien d'impossible.

Air : *de la parole.*

Les arts sont de grands enchanteurs;
Voyez le peintre et son adresse,
D'un amas de sales couleurs
Il fait éclore une Déesse.
Le sculpteur découvre un amour
Dans l'argile qui fait les cruches;
Ce qui prouve qu'à notre tour
Le même art pourra bien un jour,
Nous trouver tous deux dans des buches.

ZÉPHIR.

Monsieur a donc entendu parler de mon petit talent?

DESTIRADES.

Beaucoup, monsieur, depuis deux jours que je suis ici.

ZÉPHIR.

J'ai été appellé à Lonjumeau par monsieur de Boiscourt, pour organiser le triste ballet dont il prétend égayer ses fiançailles ; mais ce n'est pas là mon genre de prédilection, je crois avoir apperçu la danse sous un point de vue plus édifiant.

Digitized by Google

DESTIRADES.

Comment donc, monsieur?

ZÉPHIR.

Il y a tant de gens qui ne dansent que pour remuer des jambes : moi, monsieur, j'ai fait de cet art un véritable cours de morale; je danse pour parler à l'âme, l'émouvoir, l'intéresser, la rendre meilleure.

DESTIRADES.

Peste !

ZÉPHIR.

Air : *nouveau de Doche.*

De mon pied la moralité
Offre la raison cadencée :
J'attache au plus petit jeté,
Un sentiment, une pensée.
Chaque pas, qu'on me voit former
Exprime au moins une sentence:
C'est ce qui m'a fait surnommer,
Le Fénélon de la danse.

DESTIRADES.

C'est infiniment vertueux de votre part.

ZÉPHIR.

Et vous, monsieur?

DESTIRADES.

Moi, monsieur, j'ai été appellé en passant pour jouer une scène d'amour, de la composition de monsieur de Boiscourt, mais ces fadeurs ne sont pas essentiellement dans mes cordes.

ZÉPHIR.

Ah! j'entends! monsieur est....

DESTIRADES.

Oui monsieur.

Même air.

Je cultive un autre laurier :
Terrible enfant de Melpomène
Je me suis livré tout entier,
A l'art d'ensanglanter la scène.
On dit que j'enfonce à ravir,
Le fer aigu de la vengeance.
Je suis enfin, pour vous servir,
Le premier poignard de France.

ZÉPHIR, *reculant.*

Bien sensible, et monsieur est sans doute attaché à quelqu'une de nos sociétés dramatiques?

DESTIRADES.

Oui, monsieur: en congé depuis deux ans, je me suis jetté dans l'ambulance et mis à la suite des couronnes départementales.

Digitized by Google

ZÉPHIR.

Que voulez-vous dire ?

DESTIRADES.

Comment, vous ne savez pas ce que c'est que la couronne de province ? ces petits hommages bénévoles qui nous sont prodigués dans les villes et villottes que nous parcourrons ?

ZEPHIR.

Je n'en ai qu'une legère idée : mais une couronne suppose toujours un mérite.....

DESTIRADES.

Laissez donc.

Air : *Une fille est un oiseau.*

La couronne est un bouquet,
Dont soi même on fait emplette,
Et qu'un tendre ami nous jette
Avec un petit couplet.
Bientôt, grace à cette adresse,
Le public vers nous s'empresse,
Nous apporte avec ivresse
Son argent, ses madrigaux :
Pour éviter tout reproche,
On met l'argent dans sa poche
Et les vers dans les journaux.

ZÉPHIR.

C'est fort bon à savoir ; mais à propos d'argent, croyez-vous que monsieur de Boiscourt soit digne d'apprécier des gens tels que nous ?

DESTIRADES.

Impossible : et je vous avoue que sans la position fâcheuse où m'a laissé un monstre d'ingratitude, une mégère, un démon vivant...

ZÉPHIR.

En vérité ?

DESTIRADES.

Agnès Destirades, mon épouse, je ne viendrais pas prostituer mes talents aux plaisirs d'un monsieur de Boiscourt.

ZÉPHIR.

Et moi, monsieur, sans un monstre d'incivilité, un homme sans confiance, sans retenue...

DESTIRADES.

En vérité ?...

ZÉPHIR.

Un créancier...

DESTIRADES.

Je sais ce que c'est.

ZÉPHIR.

Oui, monsieur, un créancier qui m'obsède depuis quelques jours, soyez bien persuadé que je ne m'abaisserais pas à venir amuser ici une madame de la Poulardière.

Digitized by Google

DESTIRADES.

Il faut convenir que ces deux originaux se sont parfaitement bien rencontrés : une folette de cinquante ans, ignorante de province, à prétention, qui estropie sa langue à tout bout de champ, et confond si bien tous les mots, qu'elle dit avec une égale naïveté : J'ai vu hier le beau *potrail Saint-Gervais*, et j'ai été au *Tartrufe de Molière* ; enfin une extravagante qui sacrifie sa nièce à un sot, parce qu'il la rassasie dans sa bicoque, de tous les divertissemens qu'il peut imaginer. Et quel sot, monsieur, quel sot ? le plus niais de ces amateurs manqués dont Paris fourmille, qui se croit peintre, parce qu'il a une carte d'entrée au salon ; homme de lettres, parce qu'il siffle les pantomimes, et physicien, parce qu'il a tenu deux fois les cordes d'un ballon. (*Il rit.*) Ah! Ah! Ah!

ZÉPHIR, *riant.*

Ah! ah! ah! rien n'est plus ridicule ; mais ce qui m'étonne c'est qu'ils ne soient pas amoureux l'un de l'autre.

DESTIRADES.

Ah! permettez : quand on me fait l'honneur de m'appeler quelque part, je ne me mêle jamais de ce qui s'y passe. Je suis seulement parvenu à découvrir que leur connaissance à Poitiers a réellement commencé par de l'amour ; mais trouvant, auprès de la tante une nièce beaucoup plus riche, le prudent jeune homme s'est servi de son empire pour engager madame de la Poulardière à voir Paris, et rompre un mariage que la petite était sur le point de contracter ; n'avez-vous pas fait la même découverte ?

ZEPHIR.

Moi, monsieur! Dieu me préserve de chercher jamais à pénétrer les secrets des ménages où je suis admis ; mais j'ai tant fait que j'ai appris que monsieur de Boiscourt avait loué exprès cette maison de campagne, pour y mieux surveiller la proie qu'il convoite ; ce qui prouve qu'il n'est pas sans inquiétude sur les suites du départ de Poitiers.

DESTIRADES.

Eh bien! qu'importe, nous rirons s'il y a à rire.

ZÉPHIR.

Il y aura, monsieur, il y aura.

SCENE III.

LES MÊMES, M. DE BOISCOURT.

DE BOISCOURT.

Ah! messieurs, je suis ravi de vous trouver ainsi en gaîté.

DESTIRADES.

Monsieur, il y a de quoi : nous parlions de vous.

Digitized by Google

ZÉPHIR.

De votre esprit.

DESTIRADES.

De votre générosité.

DE BOISCOURT.

C'est vrai, je n'ai rien à moi, qu'un peu de lucidité dans les idées.

Air : *Du Lendemain.*

Calcul, jurisprudence,
Chimie, ouvrage de goût,
Poësie, éloquence,
Blason, trictrac, je sais tout.
Mon esprit que rien n'arrête,
De tout s'est si bien nourri,
Qu'on peut appeller ma tête
Un pot pourri.

DESTIRADES.

Monsieur, il n'y a rien qui n'y paraisse.

DE BOISCOURT.

Mais laissons cela. Mon cher Zéphir, êtes-vous content de vos comparses?

ZÉPHIR.

Assez : pour des hommes de peine, je crois qu'ils feront quelque plaisir.

DE BOISCOURT.

Et suivez-vous le petit programme que je vous ai dessiné.

ZEPHIR.

A la lettre. (*à part.*) quoiqu'il ne vaille pas le diable.

DE BOISCOURT.

Et vous mon cher Destirades, comment va la mémoire?

DESTIRADES.

Fort bien; quoique votre prose soit un peu dure.

DE BOISCOURT.

Qu'appelez-vous ma prose? ce sont de beaux et bons vers que je vous ai donnés.

DESTIRADES.

Vrai?

DE BOISCOURT.

Comment vrai?

Air : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Je vous dis et je vous répette,
Que ce que vous avez appris
Est en bons vers; et nul poëte,
N'en fait de meilleurs à Paris.
Quoi! pour une prose sans grace;
Vous avez pris d'excellents vers?

DESTIRADES.

Daignez pardonner ce travers
Monsieur, j'ai la vue un peu basse.

Digitized by Google

DE BOISCOURT.

Mais monsieur, les rimes ?...

DESTIRADES.

C'est vrai, il y en a quelquefois.

DE BOISCOURT.

N'importe : êtes-vous sûr de votre scène ?

DESTIRADES.

Autant qu'on peut l'être quand on n'a pas répété et que l'on ne connaît pas même l'actrice avec qui l'on doit jouer.

DE BOISCOURT.

Soyez tranquille, elle ne tardera pas à arriver ; c'est une virtuose du premier mérite, retirée depuis quelques mois dans ce village où elle fait des élèves dramatiques pour l'étranger.

DESTIRADES.

Ah ! oui, c'est une nouvelle branche d'industrie fort utile depuis quelque tems aux gens de notre profession.

ZEPHIR.

Au commerce donc ? c'est ça qui soutient l'équilibre.

DE BOISCOURT.

Vous croyez ?

ZEPHIR.

Il n'y a pas de doute.

Air : *ma foi je le laisserais faire.*

Avec l'étranger, nos rapports
Se maintiennent par cette adresse :
Il fait abonder dans nos ports
Ses richesses de toute espèce.
Il envoye à nos amateurs,
Jusqu'à des moutons que l'on cite ;
Nous lui renvoyons des acteurs,
Ainsi nous voilà quitte-à-quitte.

DE BOISCOURT.

Ah ! ça mes bons amis, parlez-moi franchement : croyez-vous que ma petite fête fasse un joli effet sur l'esprit de la jeune personne que je vais épouser ?

DESTIRADES.

C'est selon ; vous aime-t-elle ?

DE BOISCOURT.

Pas précisément : je ne la crois pas extrêmement sensible, mais elle est riche.

ZEPHIR.

Plaisez-vous à toute la famille ?

DE BOISCOURT.

Pas précisément : il y a un oncle à Poitiers, espèce de ri-

Digitized by Google

chard malin, revenu de ses longs voyages, qui voudrait bien s'opposer à mon hymen, mais je gouverne l'esprit de la tante au moyen des divertissemens que je lui donne, et la nièce est très-riche.

DESTIRADES.

Mais au moins êtes-vous sûr que la jeune personne n'a pas quelque inclination secrette?

DE BOISCOURT.

Pas précisément : il y a dans le monde un petit amoureux protegé par l'oncle en question, mais il est absent, et nous, faisons ici bonne garde au tour de la jeune personne, qui est prodigieusement riche.

ZEPHIR.

Alors vous n'avez rien à craindre de ce rival?

DE BOISCOURT.

Doucement, messieurs, doucement.

Air : *Vaudeville de M. Guillaume.*

L'honneur me tient un tout autre langage,
Il ne faut pas jouer avec les mœurs.
Je sais qu'aujourd'hui c'est l'usage
De braver de telles frayeurs :
Mais, grace au ciel, cet art de se contraindre,
Ce vil repos n'est pas mon lot.
Sachez, messieurs, qu'un rival est à craindre,
Tant qu'on n'a pas la dot.

ZEPHIR et DESTIRADES.

A la bonne heure.

DUBREUIL, *en dehors.*

Eh! palsangoi, v'là ben des façons.

DE BOISCOURT.

Qu'est-ce? Qu'entends-je? — Un homme chez-moi!

SCENE IV.

LES MÊMES, UN JOCKEI, DUBREUIL.

LE JOCKEI.

Monsieur, c'est une espèce de paysan qui demande à vous parler.

DE BOISCOURT.

Que me veut-il?

DUBREUIL, *en entrant.*

(*Il est vêtu en paysan; un grand chapeau et des marionnettes sur le bras.*)

Parbleu, me v'là pour vous le dire. (*A part en regardant De Boiscourt.*) Ah! voilà donc mon homme! (*Haut.*) C'est-il vous qui êtes le bon réjoui qu'on dit le bourgeois de céans?

Digitized by Google

DE BOISCOURT.

Mais je crois qu'à ma mine, à ma toilette, vous ne pouvez guères vous y méprendre.

DUBREUIL.

Oh bien oui, la mine et l'habit! Fiez-vous-y.

Air : *Vaud. du Mameluck.*

Jadis à sa mine ronde,
A l'ampleur de son habit,
On distinguait dans le monde,
L'homme de sens et d'esprit.
Mais d'puis les modes changées,
Comment fixer son avis?
Les mines sont allongées,
Et les habits raccourcis.

DESTIRADES, *à part.*

Eh! ce paysan me paraît jovial.

DE BOISCOURT.

Au fait, que voulez-vous?

DUBREUIL.

Vous être utile, si ça se peut. J'ai appris dans le canton que vous rassembliez ici des amusemens de toute espèce, que vous cherchiez des plaisirs pour une dame qui en rafole: j'en vends et je viens vous offrir ma petite troupe.

ZEPHIR.

Sa troupe? Oh! mon dieu! le cerf ou les albinos.

DESTIRADES.

Quoi! le cerf? Monsieur, si vous l'admettez je me retire. — Je ne joue pas avec le cerf.

DUBREUIL, *le retenant.*

Un moment.

DESTIRADES.

Air : *Vaud. de Catinat.*

Non, non, j'y suis déterminé:
Ce maudit cerf me fait la guerre.
A Rouen il m'a découronné;
Il m'a fait siffler à Beaucaire.
Amis, femme, tout s'en méla.
Je fus vaincu par cette bête:
Vous sentez bien qu'après cela,
J'ai du cerf par dessus la tête.

DUBREUIL.

Eh! bien, ça ne vous va pas plus mal qu'à bien d'autres. Mais ne vous chagrinez pas. Je n'avons à votre service, messieurs, que mon optique et mes marionnettes.

TOUS LES TROIS.

Des marionnettes? Fi donc.

DUBREUIL.

Comment fi! — Respect aux propriétés, je vous prie.

Digitized by Google

DESTIRADES.

Fi, vous dis-je. Des morceaux de bois.

DUBREUIL.

Ah! pour ce qui est de ça.

Air : *Vive le métier de corsaire.*

C'est le sort des marionnettes,
Et celui de bien des nigauds :
Comme eux ces babioles sont faites,
Du bois dont on fait les magots.
Mais ces morceaux d'bois peu solides,
N'en jasont pas moins, et je dis :
Ce n' sont pas les seul' têtes vides,
Qui s' font écouter dans Paris.

DE BOISCOURT.

C'est vrai, mon ami, mais quand on a chez soi les favoris de Melpomène et de Terpsicore, on peut se passer de vos minuties.

DUBREUIL.

Oui da !.. Ces messieurs, sont-ils, par hasard, les favoris de ces dames dont vous parlez ?

DESTIRADES, *à Zéphir.*

Nous-mêmes, bon homme.

DUBREUIL, *à De Boiscourt.*

Eh! bien, monsieur, vous avez les grandes marionnettes, nous j'avons les petites. V'là tout.

ZEPHIR.

Insolent !

DESTIRADES.

Nous traiter de marionnettes !

DUBREUIL.

Ne vous fâchez pas : vous avez cela de commun avec des gens qui vous valent bien.

Air : *Nouveau de Doche.*

Lorsqu'ici pêle-mêle,
Dieu mit le genre humain,
Il dit : race mortelle,
Obéis au destin :
Ainsi Polichinelle
Obéit à ma main ;
Marionnettes,
Joliettes,
Marionnettes en avant.
Courrez la même chance,
Gn'y aura de différence,
Qu' du p'tit au grand.

DE BOISCOURT.

C'est bon, c'est bon !

Digitized by Google

DUBREUIL.

Même air.

Sitôt qu'il est en place,
Voyez ce courtisan,
Comme il fait la grimace,
Pour plaire à son Sultan.
Mon Pierrot sur la place,
N'en fait-il pas autant?
Marionnettes,
Joliettes,
Marionnettes en avant:
Pour l'intérêt tout danse;
Gn'y a que la différence,
Du p'tit au grand.

DE BOISCOURT.

Encore ?

DUBREUIL.

Même air.

Voyez jouer son rôle,
Au banquier diligent,
Il donne sa parole
Et garde notre argent.
Mon Scapin, quand il vole
Est-il moins obligeant ?
Marionnettes,
Joliettes,
Marionnettes en avant:
Partout mêm' conscience,
Gn'y a que la différence,
Du p'tit au grand.

DE BOISCOURT.

Mais, enfin.

DUBREUIL.

Enfin dans la nature,
Partout le même esprit:
On pleure, on boit, on jure,
On tue, on s'appauvrit:
Chez moi, même aventure,
On s'y rosse et l'on rit.
Marionnettes,
Joliettes,
Marionnettes en avant:
Le bâton ou la danse,
Gn'y a que la différence,
Du p'tit au grand.

DE BOISCOURT.

Je vois, bon homme, que vous n'êtes pas sans perspicacité; mais, comme je vous l'ai dit, votre genre est trop bas pour des gens comme nous.

DESTARADES.

Infiniment trop bas.

Digitized by Google

DUBREUIL.

Morgué, messieurs, c'est bien dommage que vous soyez si haut! j'ons fait dix lieues exprès pour vous montrer notre savoir faire, j'sommes tout harassés, et s'il y avait ici quelques uns de ces bassets qui aimont à rire des godrioles, des bêtises, quoi...

DE BOISCOURT.

Oh! vous en trouverez, allez, bon homme, et après mon dîner, vous pourrez amuser mes valets.

DESTIRADES, *en s'en allant.*

Oui, mon ami, amusez les bassets.

ZEPHIR, *en s'en allant.*

Les valets.

DUBREUIL.

Quoi, messieurs, vous vous en allez?

DE BOISCOURT.

Oui, tout est dit: partez.

DUBREUIL, *en s'en allant.*

Eh bien! serviteur (*il chante.*)

Marionnettes
Joliettes.

(*il feint de sortir, et sans être apperçu, il se cache derrière un arbre.*)

DE BOISCOURT.

Nous, messieurs, allons rejoindre la compagnie à la promenade.

DESTIRADES.

Bah! est-ce qu'on se promène chez vous?

DE BOISCOURT.

Comment donc? et le parc d'ici à côté?

Air: *Vaudeville de Claudine.*

Aux champs tout est maussade,
Si l'on n'y court un peu.
C'est pour la promenade
Que j'ai choisi ce lieu.

DESTIRADES.

Ah! c'est vrai, je n'y pensais pas.

L'attrait de ce domaine,
C'est que soir et matin.
Chez vous l'on se promène
Dans le parc du voisin.

DESTIRADES, et ZEPHIR.

Allons chez le voisin.

(*ils sortent par une petite porte qui donne dans le parc du voisin, et dont M. Deboiscourt a la clef.*)

Digitized by Google

SCENE V.

DUBREUIL, *seul.*

Ah! m'y voilà donc! — Et c'est là, madame ma sœur, le mari que vous prétendez donner à ma nièce? C'est pour un tel original que vous rejettez l'honnête jeune homme que je lui destinais! C'est pour lui que j'aurai amassé vingt mille ecus de rente! Non, morbleu! si vous avez malheureusement le droit de marier ma nièce, moi j'ai celui de l'enrichir, et de la rendre heureuse, et nous verrons. — Mon plan est un peu fou: mais je le crois sûr: il ne s'agit que de pouvoir en instruire ma nièce, et comme je sais qu'on la surveille au point de lui interdire même la promenade, il est possible qu'en ce moment....

SCENE VI.

DUBREUIL, HENRIETTE.

HENRIETTE, *d'un air mystérieux.*

Monsieur! monsieur!

DUBREUIL.

Qu'est-ce? (*à part.*) ah! c'est elle.

HENRIETTE.

Pardon, monsieur; vous êtes un paysan de ce village?

DUBREUIL.

A peu près. (*A part.*) On ne me reconnaît pas, mon déguisement est bon.

HENRIETTE.

Vous avez l'air d'un bien brave homme?

DUBREUIL.

Vous trouvez? (*A part.*) Sommes-nous bien seuls?

HENRIETTE, *à part.*

Oh! oui, il faut que je prie cet homme de mettre à la poste cette lettre pour mon oncle.

DUBREUIL.

Eh bien, mon enfant?

HENRIETTE.

Air: *Vaudeville de Figaro.*

Je voudrais qu'un mot de lettre,
Un avis bien important
Parvint.....

DUBREUIL.

Dans l'instant peut-être,
A quelque oncle, à quelque amant?
Auquel faut-il le remettre?

HENRIETTE.

Au meilleur de mes amis.

DUBREUIL, *prenant la lettre.*

Mon enfant, il est remis.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Que dites-vous ?

DUBREUIL.

Mon enfant, il est remis.

(*Il ôte son chapeau, et se fait reconnaître.*)

HENRIETTE, *avec joie.*

Mon oncle !

DUBREUIL.

Chut !

HENRIETTE.

Mais par quel motif ce costume ?

DUBREUIL.

Pour ton bien.

HENRIETTE.

Vous savez donc ce qui se passe ?

DUBREUIL.

Mieux que toi. Et nous sommes arrivés, Florville, et moi, pour t'arracher au danger qui te menace.

HENRIETTE.

Florville ! juste ciel ! et par quel moyen ?

DUBREUIL.

Avec des marionnettes, un optique, et le diable, s'il en est besoin.

HENRIETTE.

Quelle folie !

DUBREUIL.

Pourquoi pas ? J'ai écrit vingt lettres inutiles à ma sœur pour la détourner de son projet ridicule.

Air : *On culbute de compagnie.*

Le langage de l'amitié,
Sur son cœur n'a pu rien produire :
Vainement j'ai tout employé,
Son engouement tient du délire.
L'extravagance est de saison,
Contre l'orgueil et l'ineptie,
On bat l'esprit par la raison,
La sottise par la folie.

HENRIETTE.

Mais, mon oncle, on refusera ici vos marionnettes et votre optique.

DUBREUIL.

C'est fait ; mais je n'en serai pas moins ici dans une heure avec mon sac.

HENRIETTE.

Et la comédie qu'on a préparée ?

DUBREUIL.

N'aura pas lieu, on a choisi, sans le savoir, pour une scène

Digitized by Google

d'amour, deux personnages qui se détestent; juge de la suite.

HENRIETTE.

Et le ballet?

DUBREUIL.

A la porte : le hazard m'a fait rencontrer ce matin dans ce village, un huissier qui pourchasse votre petit Zéphir; j'ai payé sa dette; mais on ne le forcera pas moins de déguerpir.

HENRIETTE.

Oh! mon oncle, comme vous êtes instruit!

DUBREUIL.

C'est que j'ai eu le temps de faire mes études; en sentinelle depuis deux jours, dans cette maison du voisin, qui, par bonheur, s'est trouvé être un de mes intimes amis, j'y ai préparé toutes mes machines : c'est là qu'un notaire t'attend et que Florville te conduira.

HENRIETTE.

Oh! mon dieu, mon oncle, vous me faites frémir de..... de je ne sais quoi, mais il me semble qu'une pareille démarche...

DUBREUIL.

Quand je l'autorise!

HENRIETTE.

Hélas!

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Lorsqu'en ses desirs naissans,
Fillette par trop légère,
Avec l'amour et son frère
S'expose à courir les champs,
Rarement un tel voyage
Se termine sans naufrage.
C'est en vain qu'hymen est sage:
L'amour prompt à s'échapper,
Entraîne au loin la bergère,
Et l'hymen reste en arrière
Sans pouvoir les rattrapper.

DUBREUIL.

Tu ne courras pas ce risque avec Florville.

HENRIETTE.

Lui, qui depuis mon départ de Poitiers, n'a pas daigné me donner de ses nouvelles, qui n'est pas même venu ici avec vous pour se justifier?

DUBREUIL.

Il y viendra et se justifiera quand il pourra le faire sans craindre d'être reconnu par ma sœur; en attendant (*Il tire une robe de son sac.*) prends cette robe, elle ne diffère pas

Digitized by Google

des tiennes, revets-t'en sur-le-champ et ne la quitte pas que je ne t'aie revue.

HENRIETTE.

Eh! mon oncle, nous parlons de Florville.

DUBREUIL.

Est-ce une raison pour refuser un cadeau de ton oncle ?

HENRIETTE.

Oh! je n'ai garde. (*Elle prend la robe.*) Mais voici je crois la compagnie.

DUBREUIL.

Adieu, mon enfant, embrasse-moi pour deux : du courage, et n'oublie pas de faire attention à l'huissier qui viendra interrompre le ballet. (*Il sort.*)

SCENE VII.

HENRIETTE, *seule.*

Que veut-il dire ? — Oh ! oui, sans doute, il en faudra du courage pour résister à un ingrat.... Mais c'est égal, mettons toujours la robe.

(*Quand elle l'a mise elle va s'asseoir auprès d'un arbre et elle lit.*)

SCENE VIII.

HENRIETTE, Mme. DE LA POULARDIÈRE, M. DE BOISCOURT, DESTIRADES, ZÉPHIR ET AUTRES PERSONNAGES.

(*Ils descendent une petite montagne qui est au fond du théâtre, et entrent par la porte à gauche. Ils portent des petites ombrettes et se donnent le bras deux à deux.*)

CHOEUR.

Air :

L'agréable domaine,
Que d'élégance ! que de goût !
Sans dépense et sans peine,
Ici vous jouissez de tout.

DE BOISCOURT, *saluant.*

Messieurs !

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Vaste et superbe esplanade,
Prairie, et bosquet divin,
Ruisseau, fontaine, et cascade,
On a tout chez le voisin.

CHOEUR.

L'agréable domaine etc.

DE BOISCOURT.

Messieurs !..

Digitized by Google

DESTIRADES.

L'œil aime-t-il à s'étendre,
Sur un superbe lointain,
Zeste l'on n'a qu'à se rendre,
Au Kiosque du voisin.

CHOEUR.

L'agréable domaine, etc.

DE BOISCOURT.

Messieurs !..

ZEPHIR.

Aimez-vous aux jeux champêtres,
A vous livrer le matin,
Vous pouvez par vos fenêtres,
Voir s'amuser le voisin.

CHOEUR.

L'agréable domaine, etc.

DE BOISCOURT.

Messieurs !

UN AMI.

A ces jeux si l'on préfère,
Par fois la pêche ou le bain,
La rivière pour vous plaire,
Passe exprès chez le voisin.

CHOEUR.

L'agréable domaine, etc.

DE BOISCOURT,

Ah ! messieurs...

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Oui, mon ami, tout est chez vous charmant, délicieux ! des arbres distingués, des plantes despotiques ! — J'ai entendu vanter souvent les jardins de Sémiramis, mais je doute que cet amateur ait jamais possédé en France, un bijou pareil à celui-ci.

ZEPHIR, *à part.*

Bon ! ça va commencer.

DE BOISCOURT.

Je suis enchanté, madame, que vous trouviez chez moi des amusemens qui vous plaisent.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Oui, oui il faut s'amuser, se distraire, c'est l'arme de la vie. — Allons, que ferons nous. — Mais que vois-je ?

(*Elle apperçoit Henriette.*)

DE BOISCOURT.

Quoi, belle Henriette, vous ici!

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Sans mon ordre, vous êtes descendue de votre chambre, mademoiselle ?

Digitized by Google

HENRIETTE.

Pardon, ma tante... mais...

Mme DE LA POULARDIÈRE.

Et comme vous voilà fagottée pour un jour de noces!

HENRIETTE.

J'ai ressenti un peu de fraîcheur, et j'ai pris ce léger surtout.

Mme DE LA POULARDIÈRE

Pourquoi aussi venir lire en plein vent quelque niaiserie, je gage?

HENRIETTE.

Je n'ai jamais entendu dire que Numa Pompilius, de Florian, fut une niaiserie.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Bah! bah!

Air : *Du Petit Matelot.*

Numa, Pompilius, qu'importe?
C'est un roman. Ignorons nous,
Que les écrits de cette sorte,
Depuis peu se ressemblent tous.
Sans en avoir fait la lecture,
Je sais la fin de celui-là :
Pompilius, j'en suis bien sure,
Finit par épouser Numa.

LA COMPAGNIE.

Oh! oui, cela doit être.

DESTIRADES.

A moins que le roi Numa ne se fasse religieuse.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Qu'est-ce qu'il dit donc ce monsieur?

DE BOISCOURT.

Oh! ce n'est rien, madame, c'est un facétieux.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Oui da! je m'en suis aperçu dans le parc, quand, au milieu de ce groupe de chasseurs, je m'extasiais devant la statue du Malagréable. — Mais c'est égal, amusons-nous : qu'allons nous faire jusqu'au dîner? M. De Boiscourt, songez que je vous rends responsable de mon ennui.

DE BOISCOURT.

Madame, on a pourvu à tout. J'aurais dans ce moment à vous proposer la répétition de notre petite scène de ce soir.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Ah! vivent les répétitions; je n'en ai jamais vu, mais c'est égal : je suis folle des répétitions. Répétons, monsieur. Répétons.

DE BOISCOURT.

Malheureusement, l'actrice qui doit jouer avec monsieur, n'est pas encore arrivée.

Digitized by Google

LE JOCKEI.

Monsieur, voici madame Agnès.

DE BOISCOURT, Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Ah! quel bonheur! quel bonheur!

SCENE IX.

LES MÊMES, AGNÈS-DESTIRADES.

DESTIRADES, *à part.*

Madame Agnès!

DE BOISCOURT.

Vous venez, belle dame, on ne peut plus à propos.

DESTIRADES, *à part.*

Ciel! c'est elle!

ZÉPHIR, *à Destirades.*

Qu'avez-vous donc?

DESTIRADES, *bas.*

Mon ami, c'est ma femme.

ZÉPHIR, *bas.*

Contraignez-vous.

AGNÈS.

Mille pardons, mesdames et messieurs, de m'être fait attendre : c'est aujourd'hui mon jour de classe de déclamation, et mes nombreux élèves ne m'ont pas permis de les quitter plutôt.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Quoi! madame tient la classe de Lonjumeau?

AGNÈS.

A votre service, madame : comme dans les environs de Paris, ce terroir était absolument neuf, j'ai cru à propos de venir l'exploiter.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Depuis très-long-temps ce canton,
Doit des enfants à Melpomène :
Anière, Pantin, Charenton,
En ont déjà peuplé la scène.
Or, quand le plus petit hameau
Fournit son Brutus, son Thieste,
Il est honteux que Lonjumeau,
N'ait pas fait au moins un Oreste.

DESTIRADES, *à part.*

Oh! je pars!

ZÉPHIR, *bas à Destirades.*

Restez donc, voulez-vous faire un esclandre?

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Et nous verrons sans doute paraître bientôt quelque héros de la façon de madame?

Digitized by Google

AGNÈS.

Je l'espère ; depuis que nos messieurs s'attachent à former de jeunes personnes, je me suis vouée presque entièrement aux jeunes gens.

DESTIRADES, *bas à Zéphir.*

Vous l'entendez.

AGNÈS.

Air : *Des Petits Montagnards.*

Du bedeau de la paroisse,
J'ai fait un petit Molé ;
Du sonneur, non sans angoisse,
J'ai fait un Grandval moulé.
J'ai fait Mahomet d'un pâtre,
Et ce que je crois piquant,
J'ai fait une Cléopâtre
De la fille du Serpent.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Cléopâtre ! peste ! l'épouse de Saint-Antoine ! Cela fera beaucoup d'honneur à la paroisse.

DE BOISCOURT, *à Agnès.*

Permettez, madame, que j'aie le plaisir de vous présenter à votre interlocuteur. (*Il la conduit vers Destirades.*)

AGNÈS, *le reconnaissant.*

Ah ! mon dieu !

DE BOISCOURT, *à la compagnie.*

Vous, mesdames, prenez place.

AGNÈS, *à part.*

Quelle maudite rencontre !

DE BOISCOURT.

Vous, belle Henriette, ne perdez pas un mot des jolies choses que vous allez entendre. — C'est une petite allégorie que je me suis permise pour votre fête.

(*Toute la société s'assied, et De Boiscourt se place en avant, le cahier à la main pour souffler.*)

Commençons, je souffle.

AGNÈS, *à part.*

Je brûle de lui arracher les yeux.

DESTIRADES, *à part.*

Je vais jouer des mains, c'est sûr.

DE BOISCOURT.

Allons donc, mes amis, allons.

AGNÈS.

Pardon, il me prend dans ce moment...

DE BOISCOURT.

Quoi donc ?

AGNÈS.

Je ne sais quelle envie...

Digitized by Google

DESTIRADES.

Et à moi je ne sais quelle crispation...

DE BOISCOURT.

Bon, bon, ce n'est rien. — (*A la société.*) Ils vont s'y mettre.

AGNÈS, *bas à Destirades.*

Scélérat !

DESTIRADES, *bas à Agnès.*

Femme indigne !

DE BOISCOURT.

Partez donc.

DESTIRADES, *déclamant avec une affectation ridicule.*

« C'est donc vous, ma princesse ! ô ! beauté que j'adore !
» Vous avez eu pitié du feu qui me dévore !
» Vous daignez m'écouter ! que je bénis le jour,
» Où je puis à mon gré vous peindre mon amour !

(*Bas.*) Coquine !

AGNÈS.

(*Bas.*) Savoyard !

« Ah ! cher prince ! eh ! comment résister à la flamme
» Que vous avez si bien allumée en mon âme !

DESTIRADES.

(*Bas.*) Je te déteste.

AGNÈS.

« Vos discours séduisants, vos soins et votre ardeur,
» N'ont su que trop, hélas ! vous graver dans mon cœur !

(*Bas.*) Fusses-tu dans l'enfer.

DESTIRADES.

(*Bas.*) Toi aux cinq cents diables.

LA COMPAGNIE.

Bravo ! bravo ! c'est très-amusant !

DESTIRADES.

« Oui, je suis des mortels le plus heureux sans doute,
» Et pour vous mériter, il n'est rien qui me coûte.
« Que n'ai-je de l'Indus les trésors entassés.

(*Bas.*) Tu ne vaux pas deux sols.

AGNÈS.

« Et moi de l'univers les sceptres amassés.

(*Bas.*) Tu ne vaux pas deux liards !

DESTIRADES.

« Avec quels doux transports, et quelle ivresse extrême,
» J'irais les déposer aux pieds de ce que j'aime.

(*Bas.*) Me trahir pour un limonadier.

AGNÈS.

« Avec quel abandon, tous mes sceptres offerts
« Proclameraient en vous le roi de l'univers !

(*Bas.*) Me sacrifier à la fille d'un allumeur de quinquets !

Digitized by Google

DE BOISCOURT.

Que dites-vous donc quinquets ! il n'y a pas de quinquets dans ma pièce.

DESTIRADES.

Eh ! monsieur, soufflez toujours.

AGNÈS.

« Oui, tels sont de l'amour les effets, les merveilles,
« Traître, tu me rendras mes deux boucles d'oreilles.

DESTIRADES.

« Toi ma montre, mon claque, et mes habits vendus.

DE BOISCOURT.

Mais, mon dieu, il n'y a rien de tout cela.

AGNÈS, *à Destirades.*

Crois-moi va-t-en.

DESTIRADES, *à Agnès.*

Décampe ou je tape.

DE BOISCOURT.

Des claques ! des tapes ! vous me faites dire un tas de bêtises.

DESTIRADES.

Eh ! monsieur, ne voyez-vous pas que c'est ma femme ?

AGNÈS.

Ne voyez-vous pas que c'est mon mari.

LA COMPAGNIE, *se levant.*

Est-il possible !

DESTIRADES.

Air · *Lubin a la Préférence.*

Loin de moi, femme maudite,
Car je sens
Tous mes sens,
S'animer,
S'enflammer.

AGNÈS.

C'est à toi de fuir bien vite,
Si tu veux
Conserver tes yeux.

TOUT LE MONDE.

Quel est donc ce verbiage,
Ces cris, ces fureurs, ce tapage ?

AGNÈS.

C'est ce vrai démon.

DESTIRADES.

C'est cette guenon.

ENSEMBLE.

Qui fait ici ce carillon.

DESTIRADES.

Viens, perfide, à quatre pas.
Et tu verras,
Tu sentiras,
Ce que peut l'excès de ma rage.

Digitized by Google

AGNÈS.

Oui, sors d'ici,
Tu vas aussi,
Savoir comme on traite un mari.

DESTIRADES.

Apprendre ce qu'est un mari.

(*Ils sortent en disputant.*)

SCENE X.

Mme. DELAPOULARDIÈRE, ZÉPHIR, DE BOISCOURT, HENRIETTE, LA COMPAGNIE.

DE BOISCOURT.

Ah! mesdames, que je suis désolé, confus, d'un pareil accident!

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Mais, monsieur, c'est votre faute, choisir pour une scène d'amour, une femme et son mari! cela a-t-il le sens commun?

DE BOISCOURT.

Eh! madame, quand j'ai engagé monsieur Destirades, pouvais-je deviner ce qu'il était? — Mais nous pouvons réparer ce petit échec. — Mon cher Zéphir, offrons bien vite à ces dames la répétition du balle.

ZÉPHIR.

Je ne demande pas mieux. (*A la cantbnnade.*) Holà? la bonne, le cocher, la nourrice.....

DE BOISCOURT, *bas à Zéphir.*

Que faites-vous donc? pourquoi les appeller ainsi?

ZÉPHIR.

N'est-ce pas leur nom?

DE BOISCOURT.

Sans doute; mais dans la bonne société il faut toujours un peu déguiser les choses. — Les comparses du ballet?

SCENE XI.

LES MÊMES, LA BONNE, LA NOURRICE, LA JARDINIÈRE, *habillées en graces*, LE JOCKEI, LE JARDINIER, LE COCHER, *habillés en amours.*

TOUS LES SIX.

Nous voici.

(*Ils se rangent sur une même ligne.*)

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Ah! voilà une petite compagnie d'amours assez bien troussée.

DE BOISCOURRT, *à la société.*

Mesdames, veuillez reprendre vos places.

(*La compagnie s'assied sur un des côtés du théâtre.*) 4

Digitized by Google

ZÉPHIR, *aux danseurs.*

Allons, messieurs, rangez-vous comme vous savez.

DE BOISCOURT.

Oui, comme je l'ai indiqué. Le berceau des graces, la queue de chat. — (*A la compagnie.*) Tout ça est de moi, mesdames.

ZÉPHIR.

Mon dieu, laissez-moi faire. — (*Aux danseurs.*) Mes amis, vous vous rappellez mes intentions! notre ballet commence par trois pas essentiels, le deux-à-deux, le vis-à-vis, et le dos-à-dos.

Air : *Nouveau de Doche.*

Le deux à deux,
Est un pas nécessaire :
Et des amans, il peint le nombre heureux,
Tant qu'un troisième, à la tête légère,
Ne survient pas pour trahir le mystère
Du deux à deux.

LE JOCKEI.

C'est entendu.

ZÉPHIR.

Même air.

Le vis-à-vis,
Enfant de la nature,
En toute danse a des succès suivis :
Mais, dès l'abord, pour que le charme dure,
Il ne faut pas prodiguer la figure,
Du vis-à-vis.

LE JARDINIER.

Je savons ça.

ZÉPHIR.

Même air.

Le dos-à-dos,
En dansant nous retrace,
Ces courts instans que l'on donne au repos:
Un pas plus vif lui succède, on s'enlace,
Et la danseuse elle même rend grace,
Au dos-à-dos.

LA NOURRICE.

Je m'en souviendrai.

LE COCHER.

Et moi aussi.

LA NOURRICE, *à part, à De Boiscourt.*

Mais, monsieur, c'est que...

DE BOISCOURT.

Quoi donc ?

Digitized by Google

LA NOURRICE.

Air *de Pierre Legrand.*

Monsieur, mes dindons pâtiront,
Pour peu que la danse m'emporte.

LA BONNE.

Mes canards à moi brûleront.

LE JOCKEI.

De faim ma bête sera morte.

DE BOISCOURT.

Eh! dansez, mes amis, dansez,
Canards, dindons, que nous importe?
Laissez là vos bêtes, dansez,
Nous en aurons toujours assez.

Allons, en place.

LES DANSEURS.

Oui, monsieur.

(*Ils se rangent comme pour danser.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *ensuite* FLORVILLE, *en huissier.*

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le danseur, voilà quelqu'un qui demande à vous parler.

ZÉPHIR.

A moi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

ZÉPHIR, *aux danseurs.*

Continuez. (*Il va au-devant de l'huissier.*)

HENRIETTE, *à part.*

Ciel! c'est Florville! il vient mettre en jeu la ruse de mon oncle.

FLORVILLE, *à Zéphir, dans un coin.*

Monsieur, je suis bien mortifié de vous déranger, mais la loi.....

ZÉPHIR.

Que voulez-vous dire?

(*On joue l'air de la Monaco, et les domestiques dans le fond figurent quelques pas.*)

FLORVILLE, *pendant la danse.*

Air *de la Monaco.*

» Je suis huissier pour vous servir.

ZÉPHIR, *bas à l'huissier.*

Parlez donc plus bas.

Digitized by Google

FLORVILLE.

» Et suis porteur d'une sentence.

DEBOISCOURT, *aux danseurs.*

A vous.

FLORVILLE.

En conséquence,
Sans discourir,
A justice il faut obéir.

ZÉPHIR, *effrayé.*

Oh! mon dieu!

DE BOISCOURT.

A vous, Zéphir.

(*Zéphir prend un air gai, et danse le reste de l'air.*)

CHOEUR, *pendant la danse.*

Ah! quelle grace! quelle aisance!
Quel aimable et vif enjouement,
Quelle gaité, quelle élégance,
Ce danseur est vraiment charmant.

DE BOISCOURT, *aux danseurs.*

Changement. (*L'orchestre joue la sauteuse, et les danseurs recommencent à danser.*)

ZEPHIR, *à l'huissier pendant la danse et d'un air bien triste.*)

Comment, monsieur, vous auriez la cruauté, dans un moment tel que celui-ci...

FLORVILLE.

Je suis payé pour cela, monsieur; je n'ai pas de temps à perdre : j'ai déjà eu l'honneur de saisir ce matin chez vous.

ZÉPHIR, *de l'air le plus affligé.*

Vous avez saisi chez moi!

FLORVILLE.

Tout ce que j'y ai trouvé,

ZÉPHIR.

Quoi, vous n'y avez rien laissé?

FLORVILLE.

Pardonnez-moi, votre femme et votre pochette.

ZEPHIR.

Ah! malheureux! quel désespoir!

DE BOISCOURT.

A vous, Zéphir!

ZÉPHIR, *retournant à la danse d'un air très-gai.*

M'y voilà.

CHOEUR.

Fort bien! fort bien.

Digitized by Google

ZÉPHIR, *aux danseurs.*

Nouvelle figure.

(*On joue l'air du Zéphir.*)

(*Bas à l'huissier, pendant l'air.*)

Vous voulez donc, monsieur, que je meure de chagrin ?

FLORVILLE.

De l'argent.

ZÉPHIR.

Que je me pende ?

FLORVILLE.

De l'argent ?

ZÉPHIR.

Que j'aille me noyer ?

DE BOISCOURT, *à Zéphir.*

Allez donc.

(*Zéphir reprend son air gai et danse sur la reprise de l'air.*)

FLORVILLE, *l'arrêtant.*

Ah ! c'en est trop.

Air : *Courez vîte, prenez le Patron.*

Croyez-vous qu'on vive de chansons?
Sans façons,
Qu'on me suive en prison.

DE BOISCOURT.

En prison !
Que nous chante-t-il donc?
Monsieur n'arrêtez pas ce bond.

FLORVILLE.

Bon !

ZÉPHIR et DE BOISCOURT, *le repoussant.*

Mais laissez-nous donc,
Maudit démon.

FLORVILLE.

Non, il me suivra.

DE BOISCOURT.

Il dansera.

FLORVILLE.

Il me suivra.

DE BOISCOURT.

De quel droit prend-on,
Chez-moi ce ton ?

FLORVILLE.

J'ai pour moi le droit,
Monsieur me doit,
Voici l'exploit.

HENRIETTE, *arrachant le papier que Florville montre en lui faisant des signes.*

Eh ! monsieur, qu'avons-nous besoin d'exploit ?

Digitized by Google

LA COMPAGNIE, *se levant.*

Ah ! grands Dieux !
Un huissier dans ces lieux
Ce danseur était si gracieux,
(*à Florville.*)
Ah ! du moins, cher monsieur, trouvez bon
Qu'il nous donne son rigodon.

FLORVILLE.

Non.

Et vous allez me suivre. (*En regardant Henriette.*) J'ai à cœur de prouver mon zèle aux personnes qui m'intéressent... et de justifier à leurs yeux toutes mes actions. (*A Zéphir.*) Allons, marchez.

SCENE XII.

LA COMPAGNIE, DE BOISCOURT, HENRIETTE, Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Mme. DE LA POULARDIERE.

C'est scandaleux, monsieur, c'est scandaleux.

DE BOISCOURT.

Vous m'en voyez pétrifié, madame.

Air : *Si vous vouliez reprendre vos entrées.*

De mes projets le diable ici se mêle.
Pour débiter des vers vraiment parfaits,
Pour mettre en scène une danse fort belle,
Il ne me faut que deux petits sujets.
Voyez mon sort: il n'existe, je gage,
Qu'un seul danseur endetté dans Paris,
Qu'un seul acteur faisant mauvais ménage,
Et ce sont eux que le diable a choisis.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Il est certain, monsieur de Boiscourt, que vos noces ressemblent à celles de Thêtis le pelé, c'est une vraie pomme de discorde qu'on a jettée parmi nous.

DE BOISCOURT.

Il ne me reste plus qu'une ressource, madame; si vos bontés ne craignent pas d'avancer ma félicité, mon notaire n'est qu'à deux pas, ses écritures doivent être prêtes, et le contrat peut nous occuper jusqu'au dîner.

HENRIETTE, *à part.*

O ciel!

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Eh ! mais, qu'en pense mademoiselle ?

HENRIETTE.

Moi, ma tante ! je n'y pensais pas du tout; mais il me semble que vous vous êtiez proposé de ne rien terminer sans une nouvelle lettre de mon oncle.

Digitized by Google

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Dieu m'en préserve! qu'ai-je besoin de ce mauvais plaisant? ne s'est-il pas montré toute sa vie harnaché contre moi! Qu'il garde son Florville, nous nous passerons de l'un comme de l'autre : monsieur de Boiscourt, j'acquesse à vos desirs.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Puisqu'on n'a rien de mieux à faire,
Faisons, mon cher, votre bonheur,

DE BOISCOURT.

Vous êtes bien honnête.

Mme DE LA POULARDIÈRE.

Mais veillez que votre notaire,
N'éprouve ici quelque malheur,
Que personne dans son ouvrage,
Ne vienne le contrarier.

DE BOISCOURT.

Oh! celui là, c'est un vrai sage,
Il n'a femme, ni créancier.

Mme DE LA POULARDIÈRE.

C'est on ne peut pas plus aimable de votre part.

DE BOISCOURT, *appelant.*

Holà? qu'on fasse venir mon notaire.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

DUBREUIL, *en dehors.*

La lanterne magique! la pièce curieuse!

Mme DE LA POULARDIÈRE.

Qu'entends-je?

HENRIETTE.

Ah! ma tante, c'est un joueur de marionnettes extrêmement plaisant.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Quoi, monsieur de Boiscourt, il y a des marionnettes à Lonjumeau, et vous ne nous en régalez pas?

HENRIETTE.

Le maître est déjà venu ici ce matin; mais monsieur l'a renvoyé.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

C'est fort mal à vous.

DE BOISCOURT.

Je ne l'ai pas renvoyé précisément, mais ce genre...

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Est charmant, des marionnettes! peste, c'est le grand Opéra de Poitiers.

DUBREUIL, *en dehors.*

Marionnettes,
Jolietes,
Marionettes en avant, etc.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Ecoutez donc, ma tante, comme il est gai!

Mme DE LA POULARDIÈRE.

Courez donc bien vîte; qu'on fasse entrer cet homme-là. — Qu'en pense la compagnie?

LA COMPAGNIE.

Tout ce qui plaît à madame, nous convient.

DE BOISCOURT, *appellant par le fond.*

Holà? hé! l'ami?

DUBREUIL, *en dehors.*

Quoi que c'est donc?

SCENE XIII.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DE BOISCOURT, *amenant Dubreuil.*

(*On voit par dessus le mur du fond, une boîte de marionnettes.*)

Entrez, mon ami, entrez; ces dames desirent connaître vos curiosités.

DUBREUIL.

Ah! ah! messieurs du grand genre, vous en voulez donc à present, de nos babioles — Morgué! vous v'là bien tous.

Air: *Ballet des Pierrots.*

J'n'étions tantôt, à vous entendre,
Qu'un pauvre manant mal appris.
Mais ote-ant vous daignez comprendre,
Que tôt ou tard on vaut son prix.
Necessité, c'est un fier maître,
Pain n'est plus dur quand la faim prend:
Et le manant cesse de l'être,
Quand on a besoin du manant.

Touchez-là. J sommes sans rancune, et j'allons vous donner du meilleur!

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Fort bien. Et à l'insçu du spectacle, nous irons bacler le contrat.

DUBREUIL, *appellant en dehors.*

Hola? Criquet? Jasmin? à l'ouvrage, mes garçons, v'là que ça presse. (*à De Boiscourt.*) Eh! mais je m'avisons d'une chose, notre bourgeois, est-ce que je ne pourrions pas faire entrer toutes nos boutiques par cette petite porte? (*Il montre une petite porte pratiquée dans le mur qui est sur un des côtés du théâtre.*) Ça serait plutôt fait.

DE BOISCOURT.

Qu'à cela ne tienne. Voici la clef.

DUBREUIL, *ouvrant la porte.*

Par ici enfants, par ici?

Digitized by Google

SCENE XIV.

LES MÊMES, FLORVILLE.

(*On voit la boîte aux marionnettes tourner autour du mur extérieurement, et entrer par la petite porte. On la place sur le côté droit du théâtre et l'optique précisément en face de la petite porte. Florville, déguisé, porte la boîte.*)

DUBREUIL, *à ses hommes.*

Boutez-moi mon théâtre à droite pour la pièce. Entends-tu Criquet? Et que tous mes acteurs soient bien pendus là dedans. (*A ceux qui portent l'optique.*) Vous autres, l'optique en face pour servir d'intermède.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Comment deux spectacles à la fois! il paraît que monsieur a deux portes à son arc.

DUBREUIL.

Ma foi, madame, ça n'est pas trop.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Pour forcer la joie, et les ris,
Faut aujourd'hui grand étalage;
Aussi voyez comme Paris,
De ses spectacles fait usage:
Il en a je crois,
Quarante à la fois,
Et l'on n'y rit pas d'avantage.

Mais c'est égal, j'allons tâcher que tout le monde ici soit content.

HENRIETTE, *bas à Duberuil.*

Et Florville, où est-il?

DUBREUIL, *bas.*

Tais-toi.

HENRIETTE, *de même.*

Ah! c'est trop d'indifférence et s'il croit qu'une lettre suffise pour que j'aille le trouver..

DUBREUIL.

Hein? Quoique vous dites donc là, mademoiselle, que la fête est pour vous? Eh bien, c'est tout simple la première place. Boutez-vous-là.

(*Il la fait asseoir en face de la boîte aux marionnettes.*)

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Comment, comment tant d'honneurs à cette petite fille!

DE BOISCOURT.

Un jour de noce, c'est convenu. Et moi qui suis le futur... (*Il veut se placer à côté d'Henriette.*)

DUBREUIL, *l'éloignant.*

Pas si près. Comme vous êtes grand, vous verrez tout aussi bien derrière. — Vous, mesdames, à la bonne franquette. (*La compagnie s'assied de manière que Henriette est placée bien en avant.*)

Digitized by Google

LA COMPAGNIE.

Oui, nous serons très--bien ici.

DUBREUIL, *entrant dans la boite.*

Et moi dans la niche.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Je ne sais si je me trompe, mais cet homme là me paraît fort aimable quoiqu'il ait toute la phisionomie de mon frère.

POLICHINELLE.

» To, to, to, to, to.

LA COMPAGNIE.

Écoutons.

POLICHINELLE.

» Messieurs et dames, les marionnettes patentées de la » commune de Lonjumeau, vont vous donner la première » représentation de l'*Enlèvement de Rosette*, vaudeville » en cinq actes, si c'est possible, précédé d'un couplet » d'annonce que l'on va me souffler.

Air : *Vaud. d'Arlequin Afficheur.*

» Paris vous offre des acteurs,
» Qui sont l'ornement de la scène.
» Mais tous ces fameux enchanteurs,
» Près de nous ne brillent qu'à peine.
» Nous les surpassons mille fois,
» Et nos preuves sont assez franches;
» Messieurs des comédiens de bois,
» Sont bien mieux faits aux planches.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Ah! bravo, bravo! de l'esprit comme aux grands théâtres.

ROSETTE, *pleurant.*

» Ho! ho! ho! ho! ho!

LA COMPAGNIE.

Silence, silence, voici la pièce.

ROSETTE.

» Oh! oh! pauvre Rosette! que vas-tu devenir?

Air : *Quel désespoir.*

» Quel désespoir!
» On veut que j'épouse un vieux chiche,
» Quel désespoir!
» Pour jeûner du matin au soir!
» Il n'est ni beau ni riche,
» N'a vertu ni savoir,
» Il a le nez postiche,
» Un œil gris, l'autre noir,
» Quel désespoir, etc.

» Et Arlequin, mon amant, qui m'abandonne! il faut que » j'aille en demander des nouvelles à mon parrain, le magi- » cien. Holà?

LE MAGICIEN, *en dedans.*

» Qui est-ce qui frappe à l'encontre de ma porte?

ROSETTE.

» C'est moi.

Digitized by Google

LE MAGICIEN.

» Est-ce mon âne qui revient du moulin ?

ROSETTE.

» C'est moi.

LE MAGICIEN.

» Est-ce ma cruche qui revient de la fontaine ?

ROSETTE.

» C'est moi.

LE MAGICIEN, *paraissant.*

» Ah ! c'est toi, ma filleule Rosette ! d'où vient que te voilà
» rouge comme une écrevisse ?

ROSETTE.

» Ah ! mon parrain, mon parrain, je suis sur des charbons ;
» je n'ai pas vu Arlequin depuis un mois.

LE MAGICIEN.

» Je le crois bien : il est dans la lune, et par la vertu de
» ma baguette, tu vas le voir descendre : regarde bien,
» *micro micras.* Le voilà cet amant passionné qui te fait des
» signes et qui t'appelle. Le vois-tu tout là haut, là haut ?

ROSETTE.

» Pas encore, mon parrain.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Ma foi, ni moi.

DE BOISCOURT.

Ni moi.

FLORVILLE, *se montrant à Henriette par un trou pratiqué sur le devant de la boite.*

Et vous, belle Henriette, le voyez-vous ?

HENRIETTE.

Ah !

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Quoi, mademoiselle, vous le voyez ?

HENRIETTE.

Oui, ma tante j'ai cru l'appercevoir.

LE MAGICIEN, *à Rosette.*

» Attends, attends, Rosette, il va être plus reconnaissable.
» — *Ircasalamandrin.*

ARLEQUIN, *paraissant tout à coup et renvoyant le magicien*

» Bon soir Rosette.

LA COMPAGNIE.

Ah ! ah ! ah ! le voilà, le voilà.

FLORVILLE, *sans être vu.*

Quoi, chère amie, vous hésitez de servir les projets de votre oncle ?

HENRIETTE.

Imprudent !

ARLEQUIN.

» Ainsi, plus de boulettes, Rosette ; as-tu du cœur ?

ROSETTE.

Sûr que j'en ai.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

» Il faut me suivre dans la lune.

FLORVILLE, *de même.*

Dans la maison voisine.

ARLEQUIN.

» J'y ai retenu une place pour toi.

FLORVILLE.

Le notaire nous y attend.

ROSETTE.

» Ah! pauvre Arlequin, pauvre Arlequin!

FLORVILLE, *à Henriette.*

Que le moindre signe nous annonce votre aveu.

ROSETTE.

» Que diront les commères, si je me laisse enlever si haut
» du premier coup?

ARLEQUIN.

» Eh! parbleu, elles diront. Voilà une fille bien élevée;
» j'en fais juge la compagnie.

Air: *Vaud. de Florian.*

» Ce tendre objet de mes amours,
» Est souvent rossé par son père:
» La lune s'offre à son secours,
» M'y suivre, n'est-ce pas bien faire?
» Dailleurs il faut bien qu'entre nous,
» Quelqu'un bravant la loi commune,
» Aille par fois boucher les trous
» Que tant de gens font à la lune.

LA COMPAGNIE.

Oui, oui, Arlequin a raison.

HENRIETTE, *toussant.*

Hum, hum.

ARLEQUIN.

» C'est entendu. (*A Rosette.*) Va faire ton paquet, moi je
» vais boire un coup. »

DUBREUIL, *sortant de la boite.*

Voilà le premier acte.

Mme DE LA POULARDIERE.

Monsieur, recevez nos complimens: vous faites la marionnette comme un ange.

DE BOISCOURT.

Et ce petit drame promet un heureux dénouement.

DUBREUIL.

Ma foi, monsieur, je l'espérons et à cette fin. Oh! Criquet? vîte à l'optique.

FLORVILLE, *sortant de la boite.*

(*Il est vêtu d'une blouse de toile: il a des bottes, un grand chapeau rond et des cheveux longs qui lui tombent sur la figure.*)

Me voilà notre maître.

DUBREUIL.

Salue donc, nigaud, on dirait que t'as peur de te montrer

Digitized by Google

FLORVILLE, *saluant gauchement.*

Oh! nanain, s'te dame là est trop belle pour me faire peur.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Eh! mais ce petit garçon ne me paraît pas bête.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, votre notaire est arrivé.

DUBREUIL.

Eh! bien, qu'il taille ses plumes. (*A part.*) Dépêchons. — (*A Henriette.*) Mademoiselle, puisque c'est toujours votre fête, faut que vous ayez la première vue.

(*Il la conduit vers l'optique, tire le rideau et la met à un des verres.*)

DE BOISCOURT.

Oui cela convient; et moi qui suis le futur...

DUBREUIL.

Boutez-vous-là. (*Il le place à côté d'Henriette.*)

FLORVILLE, *bas à Dubreuil.*

Que faites-vous donc?

DUBREUIL, *bas à Florville.*

Il n'y sera pas long-temps.

(*Il retire sur Henriette et De Boiscourt le rideau qui laisse voir leurs jambes : il se place à côté de l'optique pour tirer les cordes et expliquer les tableaux.*)

Attention, messieurs et dames : remarquez premièrement le soleil et la lune comme ça brille, comme c'est lumineux!

DE BOISCOURT.

Dites-donc, monsieur de l'optique, nous ne voyons rien.

DUBREUIL, *lui remettant la tête sous le rideau.*

Regardez toujours. — Remarquez et entendez ce concert bourgeois dans la rue du Grand Hurleur.

DE BOISCOURT.

Je n'entends que des chats.

DUBREUIL.

Comment, que des chats! oh! mon dieu, voilà la machine dérangée. (*A Florville.*) Mets-toi donc là, petit drôle, pour me dire ce qui manque à tout cela. (*A de Boiscourt qui sort de dessous le rideau.*) Pardon, monsieur, c'est l'affaire d'un moment.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Bon! c'est que vous aurez laché la ficelle des chats, au lieu de la celle des amateurs.

DUBREUIL.

Ma foi, c'est possible.

Air *de Marianne.*

Je suis distrait, quoique habile homme,
Et j'confonds si bien les objets,
Que je fais voir Paris pour Rome,
Une prison pour un palais.
Au lieu de MosKou,

Digitized by Google

J'fais voir Saint-Cloud,
J'montre un moulin pour une académie,
Et bien plus lourd,
Un autre jour,
Mon pauvre esprit me joua d'un fier tour:
J'voulais montrer, fier d'mon génie,
Un nouvel opéra français,
Savez-vous ce que je montrais,
C'était une écurie.

(*A Florville qui est sous le rideau.*)
Ah! çà, eh! ne t'endors pas, toi, et avertis moi bien.

FLORVILLE.

Oui, notre maître.....

DUBREUIL.

Remarquez premièrement, cette belle fête de village, dans le bourg de Lonjumeau...

Mme. DE LA POULARDIERE.

Ah! ah! c'est ici.

DUBREUIL.

Voyez ce grand monsieur tout jaune, qui espère épouser dans une heure une jeune héritière qui lui tourne le dos.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Hein? que dites-vous donc?

DUBREUIL.

Et remarquez cette tante aveugle qui ne voit pas qu'elle fait une sottise, et qu'elle s'en repentira.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Doucement, monsieur, doucement, n'allez pas plus loin.

DUBREUIL.

Pourquoi donc, madame?

Mme. DE LA POULARDIERE.

Je ne me soucie pas que ma nièce entende des choses de cette espèce : Sortez de là, petite fille.

DUBREUIL.

Mais, madame...

Mme. DE LA POULARDIERE.

Il n'y pas de mais. — Voulez-vous bien sortir. — Elle ne bouge pas! ah! péronnelle, je saurai bien vous arracher de là, malgré vous. (*Elle tire le rideau : on apperçoit des bottes et une robe attachée après l'optique.*) Ah! mon Dieu!

DE BOISCOURT.

Une robe et des bottes!

Mme DE LA POULARDIERE.

Qu'est devenue ma nièce?

DUBREUIL, *se faisant reconnaître.*)

Ma foi, ma sœur, elle reçoit, dans ce moment, la donation de tout mon bien, et la main de Florville.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Juste ciel! c'est mon frère!

DE BOISCOURT.

C'est le diable.

Digitized by Google

DUBREUIL.

Comme vous dites, Monsieur, quand il s'agit de prévenir une injustice; et je me suis servi, pour vous faire ce petit plaisir, du même voisin dont la propriété vous servait pour promener madame.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Mais, monsieur mon frère, j'ai des droits.....

DUBREUIL.

Vous en abusiez.

DE BOISCOURT.

Cependant, Monsieur, un pareil tour chez moi...

DUBREUIL.

Ah! c'est vrai.

Air:

Sans vous en avoir averti,
Je viens jouer la comédie,
Je romps un nœud mal assorti,
Chez vous la chose est bien hardie:
Mais vous voyez, j'ai soixante ans,
Le seul bien qu'aujourd'hui, j'éprouve,
C'est de rendre heureux mes enfants,
Je prends mon bien où je le trouve.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Et moi, mon frère, je prends ma revanche comme je peux; j'épouse monsieur, pour vous faire enrager tous.

DE BOISCOURT.

Oui, madame; moi je vous accepte pour me venger de toute la famille.

DUBREUIL.

Eh bien, vivat! je me charge des deux noces. Holà? mes enfants, venez féliciter votre tante sur son mariage, et soyons tous heureux.

LE NOTAIRE, *entrant avec les enfants.*

Il ne faut plus pour cela que votre signature et celle de madame.

HENRIETTE et FLORVILLE.

Ma chère tante.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

C'est bon, c'est bon, vous allez vous marier, et moi aussi, et rira bien qui rira le premier.

HENRIETTE et FLORVILLE.

Ah! mon oncle, vous êtes arrivé bien à propos.

VAUDEVILLE.

Air: *Nouveau de Doche.*

FLORVILLE.

C'est une vérité commune,
Le bonheur tient à l'à-propos;
Un instant dompte la fortune,
Et déroute bien des rivaux:

Digitized by Google

Aussi combien de bons apôtres
Partout, dès le jour, sont aux champs;
Pour moissonner avant les autres
Il ne faut qu'arriver à temps.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Censeurs malins, vous qui, sans cesse,
Osez dénigrer la beauté,
Qui ne citez que sa faiblesse,
Surtout son infidélité,
Apprenez de moi qu'une belle,
Eut-elle à ses pieds dix amans,
A Poitiers est toujours fidelle,
Quand son époux arrive à temps.

DE BOISCOURT.

Lorsque j'écris, disait Valère,
Un couplet, il est dans Pannard;
Une scène, elle est dans Molière,
Un bon vers, il est dans Regnard.
Oui, lui dit quelqu'un à l'oreille,
C'est le malheur de bien des gens:
Ils seraient Voltaire ou Corneille,
S'ils étaient arrivés à temps.

FLORVILLE.

Tout frais sorti de son village,
Certain rustaut voyant Frontin,
Assis dans un riche équipage;
Oh! oh! dit-il, d'où vient ce train?
Pourquoi ce butor, mon confrère,
D'un char remplit-il les dedans,
Tandis que moi je suis derrière?
C'est qu'il sut arriver à temps.

D'UBREUIL.

Blaise au bout de vingt mois d'absence,
Est régalé d'un gros Poupart.
Oh! oh! dit-il: quelle indolence!
Mes enfants arrivent bien tard!
L'hiver il prend Femme nouvelle,
Nouveau fruit lui vient au printemps;
Pour celui ci lui dit la belle,
J'espère qu'il arrive à temps.

HENRIETTE, *au Public.*

Messieurs:

20 JUG 63

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire:
Dans la coulisse, nos auteurs,
Sur l'effet qu'ils ont pu produire,
Sont en proie à mille frayeurs;
Si vous voulez finir leur transe,
Et n'être pas trop exigeans
Applaudissez: votre indulgence
Ne peut arriver plus à temps.

FIN.

Digitized by Google